

NUESTRAS MADRES

Un film de César Díaz

Télérama



**Une quête intime au Guatemala,
pour que lumière soit faite sur les massacres des civils. Poignant.**

Au Festival de Cannes, l'an dernier, la prestigieuse Caméra d'or, convoitée par les réalisateurs d'un premier long métrage, récompensa ce film. Cette fiction proche du documentaire s'attaque à un sujet qui peut, de prime abord, sembler aride : la recherche et l'identification des victimes du conflit armé qui frappa le Guatemala de 1960 à 1996. Mais ce passé douloureux, César Díaz l'évoque en le nouant superbement à la jeunesse d'aujourd'hui.

Ernesto, le personnage principal de *Nuestras madres*, a presque encore l'âge de vivre avec sa mère, Cristina. Celle-ci refuse de témoigner au procès des militaires qui étaient au pouvoir, bien qu'elle ait été victime de leur violence. Ernesto, lui, se consacre, en tant qu'anthropologue, aux fouilles qui feront surgir la vérité sur les massacres. Mais son travail devient une affaire personnelle, la quête de son père, lui aussi victime des soldats, un guérillero héroïque dont il veut à tout prix retrouver le corps... **Pour parler de l'héritage familial et national qui pèse sur la nouvelle génération guatémaltèque, César Díaz nous plonge dans une atmosphère intimiste, intense et retenue. Il signe le portrait poignant d'un jeune homme qui, en identifiant les vestiges du passé, construit son identité.**

Frédéric Strauss

NUESTRAS MADRES

Un film de César Díaz

Le Monde

Dans ce premier film de César Díaz, caméra d'or à Cannes en 2019, un jeune homme qui cherche à éclairer le passé violent de son pays, le Guatemala, finit par faire face à sa propre histoire. A voir.

A sa manière, Ernesto (Armando Espitia) fait des puzzles. Anthropologue judiciaire, il reconstitue des squelettes à la fondation médico-légale de Guatemala City. Il n'a pas 30 ans, vit encore chez sa mère (Emma Dib), fait l'amour dans sa voiture. Juan, un collègue, lui lance, lapidaire : « *Dans ce pays de merde, tu vis soit fou, soit bourré.* » Ernesto a choisi de rester lucide et calme face au passé violent que chaque ossement retrouvé dans un charnier remonte avec lui. Des fosses communes sont régulièrement découvertes. Squelettes à reconstituer, identités à confirmer. Le puzzle est terminé quand la dernière pièce, le crâne, est posée. Ernesto l'installe délicatement sur un coussinet en forme de beignet. César Díaz filme la scène de haut. On ne peut pas voir le visage d'Ernesto, lorsqu'il accomplit ce geste qui achève la patiente reconstruction de ce qui fut un homme ou une femme. Mais on imagine qu'il est satisfait.

Ernesto ne manque pas de travail. Les restes s'accumulent dans des cartons à mesure que de nouveaux corps sont retrouvés, derniers échos d'une guerre civile aujourd'hui terminée. Mais elle divise encore ce pays d'Amérique centrale coincé entre le Mexique au nord, le Honduras et le Salvador au sud. Même si les armes se sont tues, le Guatemala reste traumatisé par trente-six ans de guérilla, de 1960 à 1996. La lutte entre la dictature tenue à bout de bras par les Etats-Unis et l'opposition de gauche a provoqué la mort de plus de 100 000 personnes, des paysans pour la plupart, massacrés par les militaires et leurs nervis et la disparition de dizaines de milliers d'autres, ensevelis dans les montagnes, une balle dans la nuque, jetés vivants dans le Pacifique du haut d'un hélicoptère.

Récompensé par la Caméra d'or à Cannes en 2019, *Nuestras madres* se propose d'emblée comme un travail de mémoire dont Ernesto serait une des petites mains. En faisant parler l'ADN du moindre métacarpien, il restitue leur identité aux défunts ainsi que la possibilité d'avoir une sépulture. Il instruit également le procès de leurs assassins. Mais un jour qu'une paysanne, Nicolosa (Aurelia Caal) descendue de ses montagnes, vient demander à Ernesto de fouiller le charnier de son village pour y retrouver les restes de son mari, le jeune anthropologue va se retrouver confronté à un travail beaucoup plus personnel. Dès lors, César Díaz va tenir deux licols, deux histoires –la première concerne le Guatemala tout entier, l'autre Ernesto en particulier.

Dans ce pays où bien des hommes ont été passés par les armes, les mères détiennent la vérité. Par le truchement de ses confidences et son témoignage public, celle d'Ernesto va le dessiller. Lui qui se croyait fils de guérillero, prêt à entonner *l'Internationale* à la moindre occasion, devra affronter une autre réalité.

Philippe Ridet

NUESTRAS MADRES

Un film de César Díaz



**Lauréat de la Caméra d'or au dernier Festival de Cannes,
un premier film qui exhume avec force et rigueur les crimes commis par le
gouvernement guatémaltèque lors de la guerre civile.**

Parce qu'il fallait qu'elle hurle, qu'elle ne pouvait plus rester tapie sous terre, la première image de *Nuestras Madres*, d'une force inouïe, à la fois implacable et évidente, aura peut-être, à elle seule, valu à son auteur la Caméra d'or lors du dernier Festival de Cannes. Filmées en plan zénithal, des mains recomposent os par os la silhouette d'un squelette allongé sur la table d'un institut médico-légal. Après avoir réalisé deux documentaires dans les années 2010 sur la guerre civile au Guatemala de 1960 à 1996, César Díaz, cinéaste guatémaltèque ayant étudié en France et en Belgique, ouvre ainsi son premier long métrage de fiction.

L'image, nous dit Díaz, sera ici non seulement un révélateur, mais aussi un fossoyeur qui, en même temps que son protagoniste, inhume et remembre les restes humains qu'un Etat a jadis voulu effacer. Ces corps, ce sont ceux de plusieurs centaines de milliers de Mayas ixiles torturés puis exécutés lors du génocide perpétré par le gouvernement du dictateur Efraín Ríos Montt.

Quelques mois après la sortie de *La Llorona*, autre film guatémaltèque qui traitait par le biais du cinéma fantastique cet épisode sanglant, *Nuestras Madres* poursuit cette reconquête de la mémoire du pays. Mais tandis que son prédécesseur était incapable d'incarner son récit par une intériorité des personnages les réduisant à un symbolisme glacé (le film faisait revivre le fantôme d'une victime du génocide venue se venger d'un général inspiré de Montt), c'est au contraire par sa capacité à faire vibrer ses personnages que *Nuestras Madres* se distingue – repartir de l'intime pour ensuite redessiner une histoire collective.

Le film suit Ernesto, un jeune anthropologue qui travaille à l'identification des disparus du génocide (ces derniers étant enterrés dans des fosses communes anonymes disséminées un peu partout dans le pays) et qui un jour croit retrouver les traces de son père, guérillero lui aussi disparu pendant la guerre civile. Si les mères du titre sont les seules dépositaires encore vivantes de cette mémoire, le rôle d'Ernesto, comme du cinéaste, est de déterrer les morts pour les faire rejaillir à la lumière, pour à la fois les réhumaniser et dire, par-delà la parole, qu'ils étaient là. **A juste distance et dénué de toute emphase (notamment lors des scènes de témoignages des victimes), la caméra de Díaz filme son sujet avec une grande rigueur (on devine que chaque plan, chaque entrée de lumière et de son ont été pensé-es et repensé-es pour éviter toute victimisation qui vernirait le film d'une couche trop édifiante) tout en maintenant intacte cette pulsation de vie.**

Ludovic Béot

NUESTRAS MADRES

Un film de César Díaz



Caméra d'or du Festival de Cannes l'année dernière, ce premier film de César Díaz explore avec beaucoup de délicatesse, à travers la relation entre une mère et son fils, les tourments intimes liés au travail de mémoire auquel se livre peu à peu ce pays.

Le cinéma est quasiment inexistant au Guatemala. Et pourtant, à quelques mois de distance nous parvient de ce pays deux films passionnants, qui chacun à sa manière, parlent du même sujet : le traumatisme d'un pays livré à la guerre civile pendant presque 40 ans qui a fait 200 000 morts, majoritairement des Indiens, et 45 000 disparus. Rien de surprenant si on sait que l'un des réalisateurs est le monteur de l'autre et que tous deux ont été formés au cinéma en Belgique et en France. Dans *La Llorona*, sorti au mois de janvier dernier, Jayro Bustamante explorait la mauvaise conscience de son pays à travers le fantôme d'une femme, figure du folklore sud-américain, hantant les jours et les nuits d'un général à la retraite (inspiré par le dictateur Efraín Ríos Montt), jugé pour génocide et crimes contre l'humanité. À la veine surnaturelle du premier, le second, César Díaz, a privilégié avec *Nuestras Madres*, le réalisme. Mêlant la quête intime et l'histoire avec un grand H, ce premier long-métrage a emballé le Festival de Cannes qui lui a décerné l'année dernière sa Caméra d'or.

Le contexte des deux films est le même : celui des procès organisés au cours de la décennie écoulée contre les généraux responsables de massacres de masse. Ils ne constituent, ici, qu'un arrière-plan au travail d'Ernesto, jeune anthropologue, qui exhume et reconstitue les restes des victimes disparues, afin de les rendre à leur famille. Sur la piste d'un charnier dans un village du centre du pays, où l'a conduit le récit d'une vieille femme, celui-ci croit reconnaître sur une photo la silhouette de son père guérillero, disparu 30 ans plus tôt, et se lance à la recherche de sa dépouille. Mais déterrer le passé, c'est prendre le risque d'exhumer une vérité sur lui-même, avec sa part de secrets et de honte. Et de se confronter au silence d'une mère qui a préféré depuis longtemps tourner la page d'une histoire douloureuse.

C'est avec une extrême délicatesse que César Diaz traite des conséquences intimes du travail de mémoire auquel se livre peu à peu son pays. Dans un style épuré, son travail quasi-documentaire - le récit des femmes du village où maris et enfants ont disparu - irrigue la fiction au service du réalisme d'un scénario en partie autobiographique, et lui confère une force bouleversante. **Tout le film est un magnifique tribut à ces mères courage du Guatemala, moins connues que celles de la place de mai en Argentine, restées debout malgré les épreuves et la peine.**

Céline Rouden

NUESTRAS MADRES

Un film de César Díaz



Ce superbe premier long métrage du Guatémaltèque César Díaz renvoie au syndrome post-traumatique généralisé à la suite d'un génocide et à la résilience des survivants. Subtil et magnifique.

Vu d'en haut, dans un méticuleux travail de reconstitution, un homme replace un à un les os d'un squelette. Ernesto est anthropologue et tente de redonner une identité aux disparus du génocide guatémaltèque. Le corps de son père révolutionnaire n'a d'ailleurs jamais été retrouvé. Lorsqu'une vieille femme réclame avec insistance qu'il vienne déterrer le corps de son mari dans une fosse commune de son village, il accepte au mépris de toutes les procédures légales. Sur la photo qu'elle lui montre, il a reconnu son propre géniteur.

Empruntant des voies proches du documentaire, *Nuestras madres*, subtil et magnifique premier long métrage du cinéaste guatémaltèque César Díaz, formé en Belgique et passé par la Fémis, plonge dans l'intime pour évoquer la grande histoire de ce pays d'Amérique centrale. Lauréat l'année dernière de la Caméra d'or à Cannes, ce film lumineux renvoie à la résilience des survivants et à un syndrome post-traumatique généralisé. Le récit se décline du point de vue de la relation ambiguë d'Ernesto avec sa mère, tout en explorant la mémoire d'un conflit qui a fait 200 000 morts et 45 000 disparus. Ici, on boit pour oublier, mais c'est « l'Internationale » qu'entonnent les convives en guise de joyeux anniversaire. **On ne sort pas indemne de *Nuestras madres*.**

Michaël Melinard